

L'OPINION PUBLIQUE.

JEUDI, 12 JANVIER, 1871.

LE SORT DES PETITS PEUPLES.

L'Europe est aujourd'hui à la merci de la Prusse et de la Russie. La France est agonisante, presque étranglée : l'Angleterre se suicide. Que vont donc devenir les petits peuples ? Dans leur détresse à qui tendront-ils des mains suppliantes ? Qui volera à leur secours ? Personne. Et les traités qui les protègent ne sont plus que des chiffons de papier faits pour être déchirés et jetés aux vents.

Déjà M de Bismark commence à murmurer contre le duché de Luxembourg, contre la Hollande, la Suisse, la Belgique : il les accuse d'avoir violé leur stricte neutralité au profit de ses ennemis. Demain il leur déclarera la guerre, les annexera à son pays, parce que ce sont les frontières naturelles de la Prusse, parce que ce sont des remparts qu'ils faut nécessairement interposer contre les agressions possibles de la France. Et l'Angleterre laissera faire.

La France est affaiblie ; voilà le moment opportun pour le Czar de ruer ses hordes de barbares sur Constantinople, car c'est là son but ; il démembrera la Turquie, dominera dans l'Orient, et les hommes d'état anglais se contenteront de protester et leurs journaux entonneront des dithyrambes en l'honneur des bienfaits de la paix. Bref, on se donne carte blanche, parce que la voix et le canon de la France ne sont plus à craindre. Espérons qu'elle se relèvera, car malgré tout, c'est vers elle que les nations persécutées tournaient toujours leurs regards. Si la Russie a procédé lentement au martyre de la Pologne, si l'Irlande n'a pas été anéantie, si elle a constamment espéré ; si l'Autriche, après le terrible désastre de Sadowa, n'est pas devenue la proie de son impitoyable conquérant, c'est parce que la France était là, puissante et redoutée ; et aujourd'hui il n'y a personne pour la remplacer.

La paix à tout prix, voilà la politique anglaise de nos jours. Se laisser insulter, humilier ; laisser tuer, égorger ses alliés, pourvu que le commerce britannique continue à être florissant, pourvu que les anglais soient riches, tranquilles et confortables, voilà le programme de M. Gladstone et consorts, programme que l'Angleterre remplit à la lettre depuis un certain nombre d'années. Qui ne se rappelle sa froide et barbare indifférence, à la vue de ce vaillant petit peuple Danois écrasés par les deux colosses allemands, à la vue de ce pauvre roi aveugle et accablé d'années, George de Hanovre, l'oncle de la Reine Victoria, chassé de ses états, précipité de son trône par la force brutale du souverain prussien, cet inflexible partisan du droit divin des rois ? Et la France, sa fidèle et indispensable alliée, elle la voit tombée, saignante de ses blessures, elle la voit presque étouffée dans les étreintes d'un féroce ennemi, et elle passe, elle laisse étouffer cette fidèle alliée ! Que dirait-on d'un homme qui laisserait massacrer à sa porte, sous ses yeux, un voisin, un ami, un parent, un frère, sans se porter à son secours ? L'Angleterre aurait un beau rôle à jouer, celui de protéger les nations faibles de l'Europe. Demain il sera trop tard. Il lui suffirait de parler, comme parlait Pitt ou Palmerston, sans se faire le Don Quichotte de tous les griefs possibles. Les correspondances, les remontrances, les protêts diplomatiques sont de vains mots, si le spoliateur, l'envahisseur est convaincu que le canon anglais ne se fera pas entendre. Et malheureusement, ça été là, c'est encore la conviction de Bismark ; c'est aussi la conviction du Czar et du Président Grant.

Les petits peuples du continent de l'Europe doivent donc trembler pour leur existence, depuis qu'on a mis en vogue la théorie des grandes nations, théorie tant prônée par Napoléon III, qui est devenu la plus illustre victime de cette invention moderne. Autrefois les opprimés s'adressaient au Pape, à l'Empereur (du Saint Empire) ; à la France et ils obtenaient du secours. A quelle porte iraient-ils frapper aujourd'hui ? ... Il n'y a que l'Angleterre qui soit en état de les protéger, qui ait intérêt à les protéger ; mais blottie dans le confort de son isle luxuriante, elle rappelle involontairement ce bon rat qui s'était retiré dans un fromage de Hollande. A tous les malheureux, Danois, Hanovriens, Autrichiens, Turcs, Français qui lui demandent de l'aide, elle répond invariablement : "Mes frères, les choses de ce monde ne me regardent plus. Tout ce que je puis faire, c'est de prier le ciel pour vous."

Les prières sont excellentes, mais il y a des circonstances où l'on préférerait les bonnes œuvres. Nous Canadiens, espérons que nos puissants voisins nous laisseront tranquilles.

PIERCE RYAN.

"LE NOUVEAU MONDE."

Nous nous sommes permis de faire quelques plaisanteries au sujet du *Nouveau Monde*, au risque de provoquer des accès de sainte colère si dangereux pour ceux qui en sont victimes. Nous lui avons donné l'occasion qu'il cherchait depuis longtemps de nous excommunier avec cette charité évangélique qui est l'indice de la vraie religion et qui fait l'édification de la population. Etre excommunié par le *Nouveau Monde* est heureusement chose très inoffensive et même souvent un bon certificat. On sait que ce journal n'hésiterait pas à excommunier le Souverain Pontife lui-même, s'il y trouvait son compte.

Il y a dans cette boutade du *Nouveau Monde* une phrase qui mérite d'être placée dans les musées à côté de toutes ces curiosités et bizarreries de la nature qui font l'amusement des générations.

"Plusieurs de nos amis, dit-il, nous demandent depuis quelque temps ce qu'il faut penser de *L'Opinion Publique*."

Disons en passant que voilà des gens qui savent à qui s'adresser.

Mais écoutons comment le *Nouveau Monde* répond à ses amis.

"Et d'abord, dit-il, c'est une feuille qui n'aime point le *Nouveau Monde*, et à nos yeux la chose est grave."

Malgré que nous ne désirions nullement froisser le *Nouveau Monde*, nous ne pouvons nous empêcher de dire que cette phrase, capable de faire rire les morts, nous a fait penser à ce fou, qui se croyant Pape, se promenait par les rues, une tiare sur la tête et un bâton en forme de crosse à la main, et lançait les foudres de l'église contre tous ceux qui le regardaient de travers, au grand amusement de la foule.

Nous extrayons un autre diamant de cet impitoyable étui. Parce qu'on lui suppose des attaches respectables, le *Nouveau Monde* se croit de taille à porter l'univers dans ses plis, et il se compare modestement à un grand "vaisseau de ligne," à côté duquel notre humble feuille n'est qu'un yacht, un simple canot d'écorce, quoi ! Malheureusement, le bon La Fontaine avait prévu et écrasé d'avance ces sottises fatuités sous un éternel ridicule. On ne peut, malgré soi, lire "l'âne portant des reliques" sans penser au *Nouveau Monde* et à son grand "vaisseau de ligne."

"Un baudet chargé de reliques

"S'imagina qu'on l'adorait :

"Dans ce penser il se carrait,

"Recevant comme siens l'encens et les cantiques."

"D'un magistrat ignorant

"C'est la robe qu'on salue."

Il y aurait des choses bien plaisantes à dire sur la question de principes soulevée par le *Nouveau Monde*, mais nous croyons devoir résister à la tentation pour le moment du moins, dans l'intérêt d'une cause à laquelle le *Nouveau Monde* rendrait des services, s'il pouvait être honnête et s'élever au-dessus de cet esprit étroit de colère et d'envie qui lui a fait une si triste réputation.

Cependant nous devons dire que les colères et les injures du *Nouveau Monde* ne nous empêcheront pas de rire et plaisanter, quelquefois, à ses dépens, lorsqu'il nous en prendra fantaisie. Qu'il soit bien content si nous ne le faisons pas chaque fois qu'il le mérite. Nous ne voulons pas en dire d'avantage, dans la crainte que nos irascibles mais pieux confrères croient que nous les prenons au sérieux.

Nous savons en quoi nous en tenir sur ce mouvement de colère, il y a longtemps qu'ils nous ont appris à croire qu'ils ne sont pas impeccables et que malheureusement ils sont soumis comme le reste des mortels aux faiblesses si pénibles de l'humanité.

Encore un mot. Quelques journaux ont pris l'habitude de déclarer impies, hérétiques et mahométans même, tous ceux qui ne les aiment pas, dans l'espérance que leurs paroles seront regardées comme des articles de foi. Il faut que ce système finisse, la population est trop intelligente, maintenant, pour se laisser imposer d'une façon aussi scandaleuse. On dirait quelquefois que ces journaux ont le désir de produire par l'aigreur et le mécontentement des divisions qui rendront leur existence trop nécessaire. Mais que le *Nouveau Monde* se le tienne pour dit, il ne réussira pas avec nous, et nous continuerons de croire qu'on peut être catholique et se sauver sans l'aider, car enfin ce n'est pas notre faute s'il n'est pas aimable.

Dans tous les cas *L'Opinion Publique* qui n'est pas envieuse comme le *Nouveau Monde*, lui souhaite de ne pas tomber avant d'avoir payé ses créanciers et montré sa reconnaissance envers ses protecteurs, comme un bon catholique doit le faire.

Il est malheureux que les hommes sincères qui ont fondé ce journal dans l'intérêt d'une si grande cause permettent qu'on les exploite d'une manière si funeste à l'avenir de la religion en ce pays.

QUEBEC ET MONTREAL.

Les journaux de Québec nous apprennent que la vieille capitale est entrée dans la saison des fêtes avec sa verve et sa gaieté ordinaires. Pendant qu'à Montréal on gèle et on s'ennuie, à Québec on s'agite, on se réchauffe et on s'amuse. Inutile pour moi de signaler les causes de cette différence entre les deux principales villes du Bas-Canada.

Québec est une ville de traditions et de souvenirs ; elle a conservé la mémoire des fêtes et des extravagances des princes et grands seigneurs qui ont vécu dans ses murs. L'exaltation et l'enthousiasme qu'ils ont soulevés sur leur passage se sont transmis ; les imaginations et les caractères en ont gardé l'empreinte. Les fils et les filles de ceux et celles qui ont vécu à cette époque brillante, ont hérité de la gaieté de leurs pères et mères, si non de leur fortune ; ils naissent avec l'idée d'être aimables, élégants et gracieux. Québec, d'ailleurs, est une capitale ; or une capitale est une ville où il y a des ministres, des députés, des employés et des vieux garçons, tous gens portés au plaisir et à la galanterie, recherchant les faveurs et la popularité sous toutes les formes, des gens qui n'ont pas grand chose à faire ; or la paresse est la mère du plaisir. Il y a là un monde intéressé à se connaître, à s'étudier, à se surveiller ou à s'aimer ; de là nécessité des réunions et des soirées, de toutes ces démonstrations, intrigues et réjouissances qui jettent la vie dans une société.

A Montréal, au contraire, ville de commerce, de chemins de fer et de fortune, on s'enferme, on se fuit, on s'évite de peur de compromettre son avenir ; on passe les soirées au coin du feu à réfléchir aux moyens de faire une bonne spéculation aux dépens de son voisin, ou de se distinguer par une banqueroute splendide. Les cercles ne vont pas ordinairement au-delà des cousins germains ; on veut que tout reste dans la famille. Les enfants viennent au monde avec un crayon à la main et une plume d'oie derrière l'oreille.

Les conversations roulent toujours sur des questions d'argent, de testament, d'héritage ou de mariage ; on passe de grandes soirées à aligner des chiffres, à compter les écus de celui-ci, les revenus de celle-là. "Monsieur un tel veut épouser mademoiselle X !!! Quelle audace ! un commis, un jeune avocat ou médecin qui n'a rien !"

Les gens qui disent cela viennent de très-haut sans doute ! Oui, le grand-père vendait des biscuits à la melasse sur le marché ; et le père s'est enrichi avec les retailles de ses étoffes, de ses cotons.

Loin de moi la pensée de vouloir ici faire d'injustes allusions à ces hommes précieux et utiles qui savent allier à la fortune le cœur et l'esprit, dont la richesse est un bonheur pour la société. Que la Providence nous en donne de ces hommes-là pour l'honneur, la prospérité et la conservation de notre nationalité. Non, mais je parle de cette société égoïste et ridicule qui se moque de sentiments qu'elle n'est pas digne de comprendre et dénigre ceux qui feront peut-être plus tard l'honneur d'une nationalité qu'elle abaisse. Si encore ils se contentaient de parler, les gens d'esprit n'auraient qu'à fuir leurs salons ennuyeux en se moquant d'eux, mais non, ils font de la propagande, du prosélytisme, ils ont le pouvoir, l'influence entre les mains ; ils sont dangereux.

Mais je cours risque de me laisser entraîner, si je ne me hâte pas de revenir à la question. Il n'y a donc pas de société à Montréal et il ne peut pas y en avoir, avant que la génération, qui fait son chemin à travers tant de difficultés et de misères, n'ait conquis le bien-être et l'aisance dus à son talent, à son énergie, et que des fortunes si mal employées n'aient passé entre des mains plus intelligentes et plus généreuses.

Pour résumer la question en peu de mots, on pourrait dire ceci. A Québec les hommes ne sont pas assez gens d'affaires et les femmes sont, peut-être, trop aimables : et à Montréal c'est le contraire.

Entre ces deux extrêmes, il y aurait sans doute un moyen terme, un milieu très-convenable, où les hommes sauraient allier à l'esprit d'entreprise et à la fortune les qualités du cœur et de l'esprit. Quant aux femmes... ma foi... les femmes il ne faut rien leur dire, occupons-nous de leurs maris, et tout ira bien.

L. O. D.

UNE AFFAIRE TERRIBLE.

Les journaux de cette ville avaient tous, la semaine dernière, le récit d'une affaire terrible par le mystère qui environne la victime et les coupables. Ils commençaient l'affreux récit par cette phrase sombre comme une porte de cimetière :

"La dernière veillée de l'année vient de finir par un attentat sur un citoyen de cette ville." Et ils continuaient ainsi :

"Un monsieur, dont nous taisons le nom (avant que les autorités fassent les démarches nécessaires pour trouver les coupables)," etc., etc., etc.

Voilà qui est prudent ! Evidemment il vaut mieux ne pas dire le nom ; les assassins pourraient se reprendre s'ils s'étaient trompés.

"Il s'en allait par le côté droit de la rue St. Denis où se trouvent les terrains de M. Cherrier."

Pourquoi ces mots côté droit soulignés avec le nom de M. Cherrier après ? Evidemment, il y a là une intention que tout le monde devrait reprouver, si on a voulu faire planer des soupçons sur un des citoyens les plus respectables de cette